

On l'a vu, Platon rejette hors de sa cité idéale la **poésie imitative**, c'est-à-dire celle qui fait parler des personnages, comme les **tragédies** et les **comédies**, mais aussi partiellement les **poèmes épiques**, ceux d'Homère par exemple.

Dans la *Poétique* d'Aristote, on retrouve la division de la poésie entre **poésie narrative** (qu'il appelle *diégésis*), où le propos est assumé par l'auteur, et **poésie imitative** (*mimésis*), où on imagine qu'un personnage prend la parole.

Mais **Aristote ne condamne pas la mimésis** comme le fait Platon. Au contraire, **il la considère comme utile**. Il expose à ce propos sa théorie de la **catharsis**, que l'on traduit par *purification* ou *purgation des passions*.

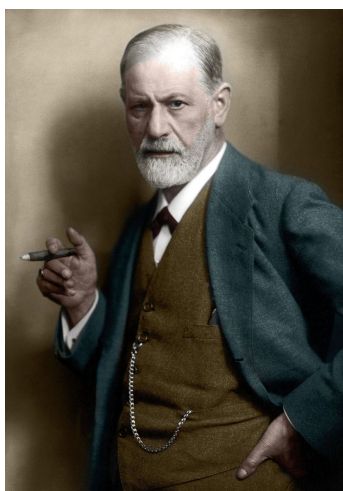
Pourquoi, demande-t-il, les spectateurs vont-ils voir au théâtre des scènes dont la vue leur ferait horreur dans la vraie vie ? Par exemple, pourquoi vont-ils voir l'histoire d'**Œdipe**, un homme qui a **tué son père, couché avec sa mère, et s'est crevé les yeux** quand il a réalisé ses crimes ?



De la même façon, aujourd'hui, vous connaissez peut-être des gens qui regardent des **films d'horreur** et se bouchent les yeux quand une scène trop effrayante apparaît ! Mais arrêtent-ils le film pour autant ? Non, ils veulent continuer à regarder car ils sont fascinés.

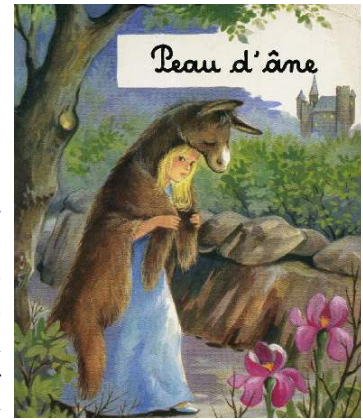
Aristote nous met sur la voie d'une vision **thérapeutique** du spectacle : il nous donne du **plaisir** et nous **apaise**, à partir d'émotions telles que la **crainte** et la **pitié**.

Ce qu'on peut donner comme interprétation à cette vision des choses, c'est que **nous avons en nous des craintes et des désirs que nous ne savons pas comment appréhender**. C'est ainsi que **Sigmund Freud** (1856-1939) a vu dans le mythe d'Œdipe l'image d'un **tabou universel** : tous les petits garçons aiment leur mère, mais il leur faut aussi apprendre à s'en détacher lorsque leur sexualité se développe. C'est ce qu'il appelle **le complexe d'Œdipe**, et si la pièce de Sophocle, *Œdipe-roi*, a toujours autant de succès depuis des siècles, c'est qu'elle nous



aide à comprendre ce phénomène.

Dans le conte populaire **Peau d'Âne**, on voit aussi un père qui a promis à sa femme mourante qu'il n'épouserait pas de femme moins belle qu'elle. Or, en voyant grandir leur fille, il s'aperçoit qu'elle est au moins aussi belle que la défunte, et il se met en tête de l'épouser. La princesse essaie de mettre des obstacles à cette passion, mais, voyant qu'elle n'y arrive pas, s'enfuit avec une peau d'âne sur le dos. Elle finit par trouver un prince qui l'épousera.



De même que Platon trouvait inconvenante la tragédie grecque, des mères de famille se sont inquiétées : **faut-il lire à des enfants un conte qui évoque l'inceste** ? À cela, un psychanalyste américain, **Bruno Bettelheim** (1903-1990), a répondu dans son livre **Psychanalyse des contes de fées** (1976). Les enfants ont des angoisses qui sont bien naturelles : ils sont petits et faibles dans un monde d'adultes. Ils pensent qu'ils sont en danger si ces adultes, au lieu de les protéger et de les nourrir, se mettent à devenir hostiles. Les contes de fées leur permettent de comprendre que ces peurs sont naturelles, et ne viennent pas d'un



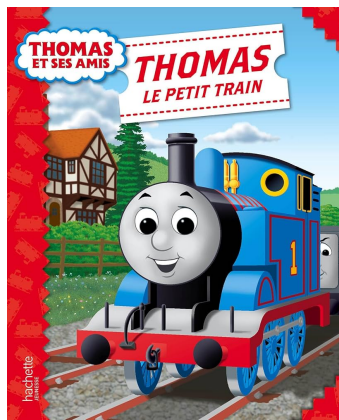
dysfonctionnement de leur pensée. Après tout, ils seraient bien ingrats de penser que leurs parents pourraient devenir méchants : n'est-ce pas une projection de leur propre méchanceté ? En voyant s'opposer dans les contes des personnages d'adultes bienveillants (rois et reines) mais aussi d'adultes agressifs (ogres, sorcières), **les enfants sont réconfortés** : 1) ils n'ont pas tiré cela de leur imagination, 2) ils ne seront pas toujours défavorisés par leur petite taille, car le héros ou l'héroïne des

contes est souvent caractérisé par sa faiblesse, mais **le conte se finit toujours bien** pour lui ou elle¹.

Ainsi, Bettelheim encourage les mères de famille à lire des contes aux enfants en les puisant dans le répertoire de contes populaires, malgré la présence de crimes, d'inceste, de cannibalisme, d'abandon d'enfants... Les enfants d'ailleurs sont très demandeurs de ce genre de récits, et parfois, bien qu'ils les connaissent par cœur, ils insistent pour qu'on leur lise tel ou tel conte. C'est qu'**ils y trouvent un réconfort, une réassurance dont nous n'avons plus idée car nous ne savons plus ce que c'est que d'être tout petits !**

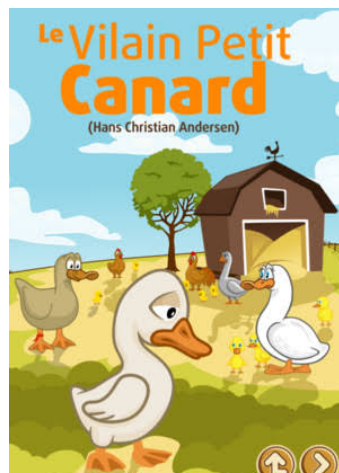
A contrario, il existe des contes parfaitement moraux, comme ceux du pasteur anglican **Wilbert**

Vere Awdry (1911-1997) ; il s'agit des aventures de Thomas la petite locomotive. Ces contes ont été écrits dans une perspective morale (toute platonicienne, pourrait-on dire) et ne contiennent aucun des éléments gênants qui se trouvent dans les contes populaires.

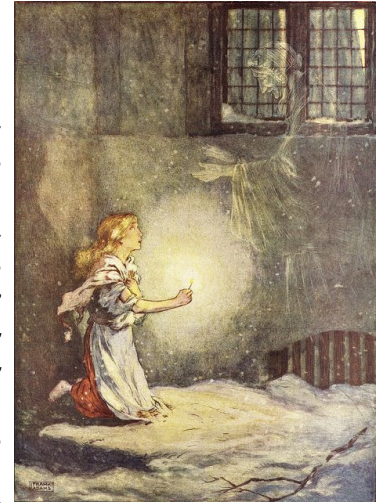


mais si l'on en croit Bettelheim, ce sont eux qui vont rendre vos enfants névrosés ! Ils sont d'ailleurs très centrés sur la notion d'obéissance et de conformisme.

À mi-chemin, on trouve les contes d'Andersen : il s'agit de textes littéraires et non pas de contes populaires. Dans certains cas, **Hans-Christian Andersen** (1805-1875) a su retrouver la recette des contes pour enfants : un héros en difficulté et de petite taille, mais qui finit par triompher de l'adversité ; c'est le cas du **Vilain Petit Canard** (1842). Mais dans d'autres récits, Andersen a cédé à la mode du courant littéraire dominant à son



époque, le romantisme, et a donné des récits sombres, pessimistes, marqués par des amours malheureuses et par la mort. C'est le cas de *La Petite Sirène* (1835) ou de la *Petite Fille aux allumettes* (1845). Évidemment, les films qui en ont été adaptés par Walt Disney s'écartent des versions originales dans ces cas-là.



Mais la catharsis ne concerne pas que les enfants ; **Platon nous dit qu'un homme qui a perdu son fils doit retenir ses larmes** et maîtriser sa douleur ; or c'est le conseil inverse que la plupart des thérapeutes donnent aujourd'hui : au lieu d'enfouir en soi sa souffrance, **il est conseillé d'en parler**. Il n'y a peut-être rien de nouveau ou d'original à en dire, mais **la parole libère**. Le simple fait de **faire sortir de soi les raisons de notre tristesse nous aide à les mettre à distance**, à les appréhender là encore.

On éprouve un soulagement à exprimer ses problèmes, et même si la personne à qui on se confie n'a rien à faire de ce qu'on lui dit et ne nous donne aucun conseil, **parler nous aide à clarifier notre pensée**. Ce qui était informe et macérait en nous devient **un objet** que nous pouvons regarder, considérer.

Bien sûr, il y a un risque qui est celui de se radicaliser, de s'enfermer dans ses griefs, comme quand on revient sans cesse sur une séparation amoureuse, par exemple, et que cela nous pousse à aller importuner la personne qui nous a quittés. **Il faut bien tourner la page à un moment donné**, mais pas avant d'avoir vu clair dans ce qui s'est passé, et d'avoir **littéralement fait sortir de soi ce qui nous ronge de l'intérieur**.

De la même façon, on a longtemps accusé les **spectacles violents** (films et surtout jeux vidéo) de provoquer **des actes violents**. Mais bien souvent la violence de ces spectacles retient en réalité le passage à l'acte.

¹ Il faut évoquer ici une exception : c'est la version que donne Charles Perrault du *Petit Chaperon rouge* en 1697. Dans sa réécriture du conte, le petit Chaperon rouge est mangé par le loup. Mais il a, par misogynie, transformé le conte populaire dont il s'inspire et dont nous avons de multiples exemples (Les Frères Grimm en donnent la version courante en 1812, et le petit Chaperon rouge y est sauvé par un chasseur !)